

LE NOM DE LA ROSE

de Jean-Jacques ANNAUD

FICHE TECHNIQUE

Titre original : The name of the rose

Pays : France / Allemagne / Italie

Durée : 2h11

Année : 1986

Genre : Suspense

Scénario : Gérard BRACH, Andrew BIRKIN, Howard FRANKLIN, Alain GODARD d'après *le Nom de la rose* d'Umberto ECO

Conseiller historique : Jacques LE GOFF

Conseiller religieux : Padre Angelo ARPA

Directeur de la photographie : Tonino DELLI COLLI

Son : Frank JAHN

Décors : Dante FERRETTI

Costumes : Gabriella PESCUCCI

Montage : Jane SEITZ

Musique : James HORNER

Coproduction : Les Films Ariane / France 3 Cinéma / Cristaldifilm / Rai

Uno Radiotelevisione Italiana / Neue Constantin Film / Zweites

Deutsches Fernsehen (ZDF)

Distribution : Artistes Auteurs Associés

Interprètes : Sean CONNERY (Guillaume de Baskerville), Christian SLATER (Adso de Melk), Valentina VARGAS (la fille), Michael LONSDALE (l'Abbé), William HICKÈY (Ubertino de Casale), Elya BASKIN (Severinus), Feodor CHALIAPINE Jr (Jorge de Burgos), Helmut QUALTINGER (Remigio de Varagine), Michael HABECK (Berengar), Urs ALTHAUS (Venantius), Ron PERLMAN (Salvatore), F. MURRAY ABRAHAM (Bernardo Gui), Volker PRECHTEL (Malachia)

Sortie : 17 décembre 1986



SYNOPSIS

Rien ne va plus dans la Chrétienté. Rebelles à toute autorité, des bandes d'hérétiques sillonnent les royaumes et servent à leur insu le jeu impitoyable des pouvoirs. En arrivant dans le havre de sérénité et de neutralité qu'est l'abbaye située entre Provence et Ligurie, en l'an de grâce et de disgrâce 1327, l'ex-inquisiteur Guillaume de Baskerville, accompagné de son secrétaire, se voit prié par l'abbé de découvrir qui a poussé un des moines à se fracasser les os au pied des vénérables murailles. Crimes, stupre, vice, hérésie, tout va alors advenir en l'espace de sept jours.

AUTOUR DU FILM

Le Nom de la rose, c'est d'abord un grand roman policier pour amateurs de criminels hors pair, qui ne se découvrent qu'à l'ultime rebondissement d'une enquête allant un train d'enfer entre humour et cruauté, malice et séductions érotiques. C'est aussi une épopée de nos crimes quotidiens qu'un triste savoir nourrit. « ... Sous sa forme amusante de roman policier et savante de devinette érudite, un vibrant plaidoyer pour la liberté, pour la mesure, pour la sagesse menacées de tous côtés par les forces de la déraison et de la nuit. »

PISTES PÉDAGOGIQUES

Notre approche du film de Jean-Jacques Annaud se gardera d'aborder le problème de l'adaptation du roman d'Umberto Eco au cinéma, dans la mesure où plaisamment le cinéaste a défini son film comme un palimpseste de ce roman.

Aussi est-ce plutôt dans la perspective de l'intitulé de la rétrospective du Festival Premiers Plans consacrée au film policier « Enquêtes » que nous nous interrogerons sur le rapport entretenu entre l'Histoire et l'histoire par le biais d'une enquête.

Nous nous proposons ainsi d'évaluer la fonction du contexte historique dans l'intrigue que l'on pourrait problématiser ainsi : « d'une enquête à une quête ».

Précisons d'abord les données de ce contexte historique...

Un constat préalable : le contraste presque anachronique entre l'époque (fin du Moyen-Age) et le traitement de l'intrigue, façon polar noir. D'où le problème du pourquoi et du comment d'un tel choix...

Mais quels aspects de cette époque ont-ils été représentés ?

1 – Le décor

- Le centre en est le monastère, siège d'un huis-clos étouffant, obscur et mortifère. Ce cadre est en position éminente au sens propre et au sens figuré : juché sur une monumentale falaise, il est désigné comme le lieu d'une controverse théologique sur la nécessité de la pauvreté de l'Eglise et de ses clercs, en conformité avec les Saintes Ecritures.

Mais il va être aussi le décor macabre d'une série de meurtres commis au nom d'une morale religieuse ascétique et fanatique.

- Le décor environnant est aussi signifiant : des paysages ouverts ou fermés (horizon illimité avec l'arrivée des différents représentants des ordres ; à l'inverse, des gorges étroites où chemine dérisoirement une voie en montée puis en descente).

- Le monastère en lui-même est présenté comme une forteresse défendue par une herse et des tours inaccessibles qui surplombent des précipices ; l'intérieur est reconstitué avec un souci de vérisme à des fins dramatiques :

- les lieux accessibles et ouverts (les cellules des moines, le réfectoire, les cuisines, la forge, l'herboristerie, le grenier, la salle de conseil, le scriptorium),
- les lieux secrets souterrains : la crypte qui mène aux souterrains,
- les lieux secrets aériens : la bibliothèque interdite.

- La symbolique des lieux est évidente : l'abbaye est un lieu clos qui se suffit à lui-même et qui ne s'ouvre à l'humanité que dans un rapport déviant. Elle reçoit et ponctionne abusivement l'extérieur (la dîme), elle « donne » aux pauvres sous forme d'immondices jetées du haut de la tour quotidiennement.

L'abbaye est un pseudo-lieu de vie ; la communauté apparemment bien réglée est en proie à des turpitudes, des contraventions aux règles de vie monastiques (vœu de pauvreté et vœu de chasteté).

Les meurtres vont dérégler cette mécanique bien rôdée.

Mais le vrai visage de l'abbaye tient en réalité à ses lieux secrets, envers du décor : au scriptorium paisible, feutré et laborieux, se superpose la bibliothèque interdite au cœur d'un croisement labyrinthique de galeries, de chambres-échos piégées ou en trompe-l'œil. Ce dédale bouleverse la rigueur architecturale de l'ensemble comme pour montrer la réalité des faits, la bibliothèque interdite est foisonnante, désordonnée, à l'inverse du scriptorium.

Le monastère est ainsi représenté comme un lieu de mort, à la différence des lieux cachés qui, eux, génèrent la vie, son bouillonnement, sa richesse.

2 – Les personnages

Dans ce décor, évoluent des personnages tout aussi contrastés :

- A l'intérieur, la communauté, une masse anonyme, informe de moines ; des figures « monstrueuses » comme l'aide-bibliothécaire homosexuel (frère Berengar), le moine aveugle, instigateur des crimes ; Salvatore, le moine au faciès simiesque, dolcinien au curieux sabir babélien qui s'adonne à la luxure comme le moine cuisinier Remigio.

- A l'extérieur, les délégations successives d'ordres : les Franciscains avec leur chef spirituel Ubertain habité par la hantise du démon, de la bête immonde et de l'Apocalypse ; le légat du Pape, tout en apparence et

tout à fait inefficace, image de la vanité du discours de l'Eglise ; l'Inquisiteur enfin, incarnation du démon et de ses tourmentes.

- L'Humanité réduite à des laissés-pour-compte avec la figure dominante de la jeune prostituée dont le corps est une monnaie d'échange mais dont l'âme est capable d'amour vrai et désintéressé.
- A part, dans cette galerie de portraits, les figures emblématiques du maître et de l'élève Guillaume de Baskerville et le novice Adso, experts es enquêtes.

3 – Les objets

Les objets, instruments ou enjeux de l'enquête :

- les lunettes, métonymie de la clairvoyance et de la lucidité par opposition à l'aveuglement (cécité du moine meurtrier) et au parchemin avec son énigme à découvrir entre le visible et l'invisible,
- l'astrolabe utilisé par G. de Baskerville, signe d'ouverture vers l'univers, par opposition au monde clos du monastère et à la cage de torture apportée par l'Inquisiteur, dont la forme est étrangement analogue,
- les livres interdits et meurtriers parmi lesquels *La Poétique d'Aristote* et son traité sur la comédie et le rire.

Tous ces éléments s'agencent pour constituer l'histoire d'une enquête.

4 – L'histoire d'une enquête

Le cheminement de l'enquête procède d'un schéma convenu de pistes en fausses pistes ; la déambulation hasardeuse des deux enquêteurs dans le labyrinthe de la bibliothèque est ainsi mimétique de leur enquête, jusqu'à ce que le fil (d'Ariane) d'Adso, issu de son lainage, les ramène dans le bon chemin.

L'amorce de l'intrigue est déjà une fausse piste, un prétexte pour lancer une enquête : G. de B., initialement venu à l'abbaye pour le débat, est rattrapé par son passé d'Inquisiteur qui le lance sur les pas du meurtrier de la première victime. Une première enquête l'amène à contredire l'idée d'une mort surnaturelle, mais les raisons de cette mort restent inexplicables jusqu'au second meurtre, qui permet à G. de B. de proposer des pistes : la lecture d'un livre interdit et des meurtriers possibles. Les meurtres suivants confirment le rôle prépondérant du livre interdit comme mobile.

La progression de l'enquête autour de la communication d'indices obéit au principe de la double énonciation :

- d'un côté, des plans destinés au spectateur seul, sans commentaires, livrent à la dérobée quelques indices,

Ex : la deuxième victime lit un livre en *riant* ; il tourne les pages en se mouillant le doigt ; un autre plan sur le réfectoire où un moine fait la lecture en mouillant ostensiblement pour tourner les pages ; un autre plan encore sur l'index noirci des victimes...

L'hypothèse de l'empoisonnement s'impose alors visuellement et graduellement, confirmée par la scène où G. de B., encouragé par le moine meurtrier, lit le livre interdit avec des gants.

- de l'autre, des plans où sont délivrés des indices immédiatement identifiés par G. de B., témoin et acteur.

Ex : l'empreinte de la chaussure sur la neige boueuse, attribuée à celle de l'assistant bibliothécaire.

L'enquête se clôt inéluctablement sur la révélation de l'identité du meurtrier, sur son châtimement par le feu, et consacre la victoire de la clairvoyance sur l'aveuglement, du savoir sur l'obscurantisme.

On a donc compris que l'enjeu du film est moins une enquête policière qu'une quête idéologique et spirituelle, le héros étant peut-être moins le maître que l'initié (le jeune novice). La mise en scène par son symbolisme facile épouse les méandres de cette quête.

5 – Les enjeux de la quête

- Ils se posent dans un mouvement dialectique : affrontement de l'humanité et de l'inhumanité, de la règle morale humaine contre le dogmatisme, de la clairvoyance contre l'aveuglement, de la lumière du savoir contre l'obscurantisme, du droit chemin face à l'égarement, la déviance, l'écart.

Ces antinomies créent les tensions, la force dramatique de l'intrigue et de la mise en scène, dans une dynamique verticale de l'En-deçà vers l'Au-delà, c'est-à-dire de l'humanité dans son élan brisé vers la spiritualité (cf. : le décor en montée et descente). Cet élan, cette dynamique de l'être, sont bridés par l'Eglise parce que jugés prétentieux et vains.

- L'humanité est impuissante par nature à s'élever, elle est corrompue, avilie (cf. : le grouillement des larves humaines dans le dépôt d'ordures au bas de l'abbaye).

Son entreprise de purification la condamne même à des déviances (cf. : l'auto-flagellation du moine homosexuel, le meurtre comme moyen de purgation du vice, le bûcher de l'Inquisition).

- Le seul élan vrai vers la spiritualité pourrait être l'application d'une religion plus humaine, plus dépouillée, à l'image des Franciscains, plus ouverte sur le monde.

Ex : Salvatore le moine dolcinien qui parle en combinant toutes sortes de langues ; G. de B. et Adso le novice, le premier au terme de son cheminement, le second au début de son initiation, nous entraînent dans leur parcours de l'intérieur vers l'extérieur à travers le labyrinthe fangeux du monastère. Ils en ressortent éprouvés mais saufs, et leur retour au monde extérieur s'effectue dans un acte d'amour collectif plutôt que singulier (Adso renonce à l'amour de la jeune fille pour suivre son maître).

- Le retour à l'humanité n'est plus vécu comme une indignité, une humiliation, mais comme une acceptation de cette condition.

- L'apologie du rire, à ce titre, est la marque même de la reconnaissance des limites acceptées de l'humanité : le rire divertit du malheur et rend la vie tolérable. Dieu n'est donc plus le seul recours de l'Homme face à sa condition de mortel, c'est la conscience de l'Homme qui le devient et lui permet alors de banaliser voire de conjurer la mort.

Cf. : les plans grand-guignolesques saturés de sang comme le cœur de bœuf qui semble palpiter encore ne doivent plus déclencher l'horreur mais la moquerie comme le fait G. de B. à l'adresse de son novice terrifié. Cf. : le brasier gigantesque, doublet du bûcher de l'Inquisition prend moins l'allure d'une punition que d'un feu de joie.

Cette prise de conscience pacifie les esprits, les discordes. L'humanité est en accord avec elle-même : les pauvres ont rendu justice, chacun reprend la voie qu'il s'est choisie... et certains des livres interdits ont été sauvés, étincelles d'espoir...

- Un happy-end non pas béat, mais vécu dans la conscience d'un provisoire menacé, comme le montre le dernier plan où les deux silhouettes de G. de B. et d'Adso semblent minuscules et perdues dans l'immensité du paysage.

[Voir toutes nos fiches pédagogiques de films](#)